

**DEVENIR PSYCHIATRE**  
**RECIT**  
**Extrait de l'ouvrage**  
**Introduction à la psychologie jungienne**  
**Le séminaire de psychologie analytique de 1925**

J'étais impressionné par le fait que, malgré les apparences, il devait y avoir une vie cachée de l'esprit qui se manifestait seulement dans la transe ou le sommeil.

Quiconque s'intéresse sérieusement à la psychologie analytique ne peut manquer d'être frappé par l'étonnante ampleur du champ qu'elle englobe ; j'ai donc pensé que cela nous serait utile à tous si, au fil de ces cours, nous pouvions en avoir un aperçu. Pour commencer, je voudrais vous faire une brève esquisse du développement de mes conceptions depuis que j'ai commencé à m'intéresser aux problèmes de l'inconscient.

En 1896, il m'est arrivé quelque chose qui a déterminé ma vie future. On peut toujours s'attendre à un événement de cette sorte dans le cours d'une vie humaine – car je pense que l'histoire familiale ne peut jamais expliquer à elle seule les réalisations créatives. C'est le cas d'une jeune fille de quinze ans et demi, dont j'ai décrit le cas dans Psychologie et pathologie des phénomènes dits occultes, qui a déclenché mon intérêt pour la psychologie. Cette jeune fille était somnambule, et ses sœurs avaient découvert qu'elles pouvaient obtenir des réponses extraordinaires aux questions qu'on lui posait quand elle était en état de sommeil : en d'autres termes, on avait découvert qu'elle était medium. J'étais impressionné par le fait que, malgré les apparences, il devait y avoir une vie cachée de l'esprit qui se manifestait seulement dans la transe ou le sommeil. Une légère hypnose pouvait déclencher chez cette jeune fille une transe dont elle se réveillerait plus tard, comme de son sommeil. Pendant la transe, plusieurs personnalités pouvaient se manifester ; peu à peu, je me suis rendu compte que je pouvais invoquer par suggestion l'une ou l'autre de ses personnalités. En bref, je m'étais aperçu que je pouvais avoir de l'influence sur ces personnalités.

J'étais évidemment très intéressé par ces choses et j'ai commencé à essayer de les expliquer, ce que je ne pouvais faire à l'époque car j'avais seulement vingt et un ans et ignorais tout à ce sujet. Toutefois, je me suis dit qu'il devait y avoir un monde derrière le monde conscient, et que c'était avec ce monde que cette jeune fille était en contact. J'ai commencé à lire ce qui avait été écrit sur le spiritisme, mais n'ai rien trouvé de satisfaisant. Je me suis alors tourné vers la philosophie, toujours à la recherche d'un possible indice de cet étrange phénomène.

À l'époque, j'étais étudiant en médecine et passionné par mes études, mais également par la philosophie. Dans ma recherche, j'ai finalement rencontré Schopenhauer et Hartmann. Les idées de Schopenhauer m'ont beaucoup éclairé. Son idée essentielle est que la volonté comme pulsion aveugle à exister ne mène à rien, mais il se trouve tout simplement que « c'est la volonté créatrice qui fait le monde ». C'est ce qu'il dit dans Le Monde comme volonté et comme représentation. Toutefois, dans Volonté en soi, il tend vers une attitude téléologique, bien que ce soit en opposition directe avec sa thèse d'origine, ce qui arrive assez souvent chez les philosophes. Dans ce dernier travail, il fait l'hypothèse que la volonté créatrice est orientée vers une certaine direction, théorie que j'ai adoptée. Ma première idée de la libido n'était donc pas qu'il s'agissait d'une sorte de flux indéterminé, mais qu'elle était de nature archétypique.

Ce qui veut dire que la libido n'émerge jamais de l'inconscient dans un état informe, mais toujours sous forme d'images. Pour employer une autre façon de parler, le minerai qui remonte de la mine de l'inconscient est toujours sous forme cristallisée.

Après cette lecture de Schopenhauer, j'ai essayé de trouver comment expliquer psychologiquement le cas que j'étais en train d'étudier ; ainsi j'ai pensé que les personnifications pouvaient résulter de cette tendance de la libido à former des images. Si je proposais quelqu'un à la jeune fille pendant ses états inconscients, elle s'identifiait à cette personne, et ses réponses aux questions correspondaient à ce que la personne aurait dit. Dès lors, j'ai été convaincu de la tendance des contenus inconscients à affluer sous une forme déterminée. Ceci donnait aussi une indication sur la dissociation de la personnalité. Par exemple, dans la démence précoce, les différentes parties de la psyché travaillent de façon indépendante, mais il n'y a en général rien d'imprécis en ce qui concerne les différentes parties ; les voix entendues sont celles d'individus définis, de personnes précises, c'est pour cela qu'elles semblent si réelles. De la même manière, un spirite va toujours revendiquer pour « ses esprits » un fort caractère individuel et personnel. À cette époque, je pensais que c'était peut-être des fantômes.

Mes idées sur l'inconscient se sont donc développées en premier lieu sous l'influence de Schopenhauer et Hartmann. Comme Hartmann a eu l'avantage de vivre à une époque plus récente, il formule les idées de Schopenhauer d'une manière plus moderne. Il pense que ce qu'il nomme Weltgrund est l'entité ou l'esprit de l'inconscient qui porte la capacité de création, et il l'appelle l'inconscient, en y ajoutant aussi la pensée. Il utilise ici la pensée dans un autre sens que celui utilisé par Schopenhauer. Schopenhauer oppose la pensée à la volonté créatrice aveugle. En quelque sorte, la pensée, ce miroir conscient de l'univers, aurait échoué par hasard à l'homme qui, à travers elle, aurait connu le mal du monde ; pour cette raison il s'en écarte, s'opposant ainsi à la volonté créatrice. Pour Schopenhauer, la pensée n'appartient qu'à l'homme et n'est pas reliée au Weltgrund ou à l'unbewusster Geist. J'ai pensé, comme Hartmann, que notre inconscient n'était pas dépourvu de sens mais qu'il contenait une intention.

À partir du moment où j'ai adopté cette position, j'ai trouvé de nombreux arguments contraires, et j'ai balancé d'un côté à l'autre. À certains moments il semblait y avoir un fil conducteur dans l'inconscient, à d'autres j'étais convaincu qu'il n'y en avait pas.

À ce moment-là, le medium « s'échappa », c'est-à-dire qu'elle a commencé à tricher, et j'ai abandonné tout contact avec elle. Je l'avais observée pendant deux ans et m'étais consacré à une étude détaillée des phénomènes qu'elle présentait, en m'efforçant de les relier aux sciences naturelles. Mais je sais aujourd'hui que j'avais oublié le facteur le plus important de la situation, à savoir la relation que j'avais avec elle. La jeune fille était bien sûr tombée très amoureuse de moi, ce que j'ignorais, et surtout j'ignorais l'influence que cela avait dans sa psychologie.

Pendant ses trances, elle s'exprimait comme une personnalité très supérieure, celle d'une femme âgée d'une grande beauté spirituelle. C'était en réalité une fille très sotte et superficielle, qui n'avait pas trouvé d'autre façon d'exprimer son désir inconscient d'être différente, sauf à travers l'artifice spirite qui lui permettait d'exprimer la personnalité qu'elle y

découvrait. Sa famille, à l'origine l'une des plus vieilles familles de Bâle, était presque complètement ruinée, tant financièrement que culturellement. La jeune fille elle-même ressemblait à une « midinette ». Quand nous nous sommes rencontrés, elle a vu que j'étais curieux de tous les aspects de la vie dont elle avait soif, mais dont elle avait été privée par le destin. Si j'avais su alors ce que je sais maintenant, j'aurais compris le conflit qu'elle vivait pour exprimer le meilleur d'elle-même à travers la personnalité de sa transe ; mais je pouvais seulement, à l'époque, la voir comme une petite fille sotte qui commençait à faire quelque chose de très moche, c'est-à-dire tricher pour nous impressionner, moi et les autres. Je la voyais seulement comme quelqu'un qui avait détruit sa réputation et gâché ses chances dans la vie ; mais, en fait, ce pur acte de tricherie l'a forcée à revenir dans la réalité. Elle a renoncé aux séances médiumniques et, progressivement, tout son côté fantasmagorique s'est évanoui. Par la suite, elle est partie à Paris et a intégré l'atelier d'un couturier célèbre. En assez peu de temps, elle a ouvert son propre atelier et a eu beaucoup de succès, créant des vêtements extraordinairement beaux et originaux. Je l'ai vue à Paris à cette époque, mais elle ne se souvenait pratiquement plus d'aucune de ses expériences médiumniques. Puis elle a contracté la tuberculose, mais n'a pas voulu admettre qu'elle était vraiment malade. Pendant les semaines qui ont précédé sa mort, elle a semblé régresser de plus en plus loin dans sa vie, jusqu'à ce qu'elle atteigne finalement l'âge d'environ deux ans, puis elle est morte.

C'est un exemple de la loi psychologique générale qui veut que pour accéder à un état de développement plus élevé nous ayons souvent à commettre une erreur qui semble si grave qu'elle menace de détruire nos vies. Le mensonge de la jeune fille a eu pour résultat final de mettre fin aux séances médiumniques ; elle a alors été capable de vivre dans la réalité la personnalité qui s'était développée dans son inconscient. Ce qu'elle voulait vraiment avait commencé à se préparer dans le monde spirite, mais l'emprise du monde spirite devait s'affaiblir avant qu'elle puisse en abandonner le côté fascinant. Sa vie illustre le principe d'épantodromie, car elle a commencé par ce qu'il y avait de plus négatif en elle, c'est-à-dire sa volonté de tricher, et sa faiblesse et sa sottise en général, puis elle a évolué progressivement vers le pôle opposé où elle a exprimé le meilleur d'elle-même. Après cette période, où se trouve l'origine de toutes mes idées, j'ai découvert Nietzsche. J'avais vingt-quatre ans quand j'ai lu Zarathoustra. Je ne pouvais le comprendre, mais cela m'a profondément impressionné, et j'ai eu le sentiment qu'il y avait une singulière analogie entre lui et la jeune fille. Plus tard, bien sûr, je me suis rendu compte que Zarathoustra avait été écrit à partir de l'inconscient et représentait ce que l'homme devrait être. Si, pour Nietzsche, Zarathoustra (le protagoniste) s'était incarné dans la réalité au lieu de demeurer dans le « monde de l'esprit », Nietzsche en tant qu'intellectuel n'aurait pu que disparaître. Mais Nietzsche n'a pu atteindre ce point d'accomplissement. C'était plus que son cerveau ne pouvait maîtriser.

Pendant tout ce temps, j'ai continué mes études de médecine, mais je poursuivais en même temps mes lectures de philosophie. À vingt-cinq ans, j'ai passé mon examen final de médecine. J'avais l'intention de me spécialiser en médecine interne. J'étais très intéressé par la chimie organique, et j'ai eu la chance de devenir l'assistant d'un homme réputé. Rien n'était aussi loin de mon esprit que la psychiatrie. L'une des raisons en était que mon père, en tant que pasteur, était aumônier de l'asile de fous cantonal et très intéressé par la psychiatrie. Comme tous les fils, je trouvais que tout ce à quoi s'intéressait mon père était idiot, et je l'évitais donc aussi soigneusement que possible. Je n'avais jamais lu ne serait-ce qu'un livre traitant de psychiatrie, mais quand le moment est venu pour moi de passer mes derniers examens, j'ai acheté un

manuel et j'ai commencé à étudier ce sujet stupide. Le manuel était de Krafft- Ebing. Je me suis dit : « Celui qui est assez insensé pour écrire un manuel sur ce sujet est obligé de s'expliquer dans la préface », j'ai donc lu la préface. Quand je suis arrivé à la fin de la première page, mon intérêt était aiguisé. Quand je suis arrivé au milieu de la deuxième page, mon cœur battait si fort que je pouvais à peine poursuivre.

« Grand Dieu », me dis-je, « c'est ce que je serai : psychiatre ! » J'ai été reçu premier à mes examens, et grande a été la surprise de tous mes amis quand je leur ai annoncé que je serai psychiatre. Aucun d'eux ne savait que, dans ce livre de Krafft-Ebing, j'avais découvert la clé de l'énigme que je cherchais à résoudre. Ils ont dit : « Bon, on a toujours pensé que tu étais dérangé, maintenant on le sait ! » Je n'ai dit à personne que j'avais l'intention de travailler sur le phénomène inconscient des psychoses, mais j'en avais la ferme intention. Je voulais piéger les intrus qui sont dans l'esprit – les intrus qui font rire les gens quand ils ne devraient pas, et ceux qui les font pleurer quand ils ne devraient pas. Lorsque j'ai développé mes tests d'association, ce sont les défauts que les tests révélaient qui ont retenu mon attention. J'ai noté soigneusement les moments où les gens n'arrivaient pas à faire l'expérience, et à partir de ces observations j'en suis arrivé à ma théorie des complexes autonomes comme étant la cause du blocage du flux de la libido. Pendant ce temps, Freud élaborait sa conception du complexe.

En 1900, j'ai lu L'Interprétation des rêves de Freud. Je l'ai mis de côté comme quelque chose dont je ne saisisais pas pleinement le sens. Puis j'y suis revenu en 1903, et j'y ai trouvé le lien avec mes propres théories...

Extrait de l'ouvrage : Introduction à la psychologie jungienne - Le séminaire de psychologie analytique de 1925